L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DU CONSEIL GENERAL ET DE LA PREMIERE MUNICIPALITE—NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 18 OCTOBRE 1848.

OPINION DU GENERAL WM. O. BUTLER SUR LES FRANÇAIS ET LES CRÉOLES DE LA LOUISIANE.

Extrait des discours prononcés au Congrès, au mois de janvier 1843, par le général WM. O. BUTLER, candidat démocrate à la Vice-Présidence.

"On sera sans doute étonné d'apprendre que dans une bataille livrée en vue de la Nlle-Orléans, et de laquelle, personne ne le nie, dépendait le sort de cette ville, *il n'y avait en ligne que 488 habitants de la Louisiane, c'est de ce nombre 208 étaient des hommes de couleur libres.* N'y avait-il donc pas à la Nouvelle-Orléans et aux alentours d'autres personnes capables de porter les armes? Et s'il en est ainsi, où étaient-elles dans un moment aussi critique? Voilà des questions qui se présentent naturellement à l'esprit. Monsieur, pour ce qui est de la défense militaire de la Nouvelle-Orléans, j'ai tout lieu de croire que le général Jackson, avec les renseignements qu'il possédait, *aurait préféré défendre une ville sans habitans et environnée d'un désert.*"

Il y avait aussi à la Louisiane (en 1814-15) une certaine classe de la population qui n'était pas lice vis-à-vis de la nation. La ville et les campagnes étaient remplies d'*étrangers* venus de tous les pays, appartenant à toutes les races, parlant toutes les langues; la seule affaire de ces hommes était d'amasser leur position. Qui oserait prétendre que ces étrangers fussent tous honnêtes et sincères, qu'ils fussent prêts à mourir pour une cause qui leur était indifférente? Qui oserait affirmer que ces étrangers ne fussent pas passés à l'ennemi qu'ils croyaient déjà victorieux? SI LA MOITIE DE LA POPULATION DE LA LOUISIANE EUT JURE QUE L'AUTRE MOITIE RESTERAIT FIDELE, PENSE-T-ON QUE LE GENERAL JACKSON, QUI CONNAISSAIT SI BIEN LE COEUR HUMAIN ET LE MOBILE DE NOS ACTIONS, EUT PU UN SEUL MOMENT AJOUTER FOI A UNE PAREILLE ASSERTION? Mais le général Jackson n'était pas seulement guidé par sa connaissance des hommes et des choses. On l'avait averti, avant qu'il arrivât à la Louisiane, que ce pays était plein d'ESPIONS et de TRAITRES.

Les troupes de la ville (le bataillon d'Orléans) furent les premières à manifester des signes d'insubordination. Beaucoup de volontaires (Créoles et Français) demandèrent la permission de retourner en ville en disant qu'ils avaient droit à cette faveur parce que leurs familles et leurs amis demeurant à la Nouvelle-Orléans, ET PUIS LE JOYEUX CARNAVAL TOUCHAIT A SA FIN, ET L'AMOUR DU PLAISIR QUI DISTINGUE LES CREOLES DE LA PLUPART SONT DOUBLE FRAIS AVISE L'IMPORTAIT SUR LEUR PATRIOTISME. Leur demande n'avant pas été favorablement accueillie par le général Jackson, beaucoup d'volontaires (du bataillon d'Orléans) qui étaient citoyens américains, *renoncèrent à la position dont ils avaient joui jusqu'à ce moment, comme citoyens français.* Munis des certificats que leur avait délivrés le consul, ils vinrent reclamer leur décharge et laissèrent seuls, pour défendre leurs foyers, des frères d'armes accourus d'Etats éloignés.

PROTESTATION DE M. Edw. D. WHITE

REPRESENTANT DE LA LOUISIANE AU CONGRÈS,

CONTRE LES CALOMNIES DE M. BUTLER.

"J'ai été accusé, *inutile grossièrement* en face de la Chambre. Cette insulte ne m'a pas été adressée personnellement, mais elle atteint ceux que je représente.

Le peuple de mon Etat est plus particulièrement *mis en cause par des soldats nomades* ONT ÉTÉ VILIPENDÉS ET ODIEUSEMENT TRAVESTIS dans des débats publics, en lieu dans cette enceinte. On a avancé que la plupart de ceux qui se trouvaient, comme dans la dernière guerre, des ESPIONS et des TRAITRES, on a affirmé qu'ils étaient *hostiles à la cause* que le pays avait à soutenir, et qu'ils étaient disposés à se JOINDRE A L'ENNEMI POUR COMBATTRE LEURS FRÈRES D'ARMES. Une telle accusation, qui circule sans aucune contradiction, D'après les règlements, il n'est pas notre occasion pour les examiner et juger officiellement. Dans vingt ou trente heures, cette session va être arrivée à son terme et les nombreux citoyens qui seront placés dans vos archives au nombre des documents historiques.

La vérité, la justice, jugera gratuite faite à ceux dont les ancêtres fondèrent les peuples des Etats-Unis, la réputation de notre glorieux pays, qui a vu ses fils donner au représentant de l'Union des colonnes à chance d'examiner les faits qui sont contre eux. Il faut que l'on sache que, si quelques-unes des accusations sont vraies, d'autres sont sûrement fausses, et qu'il n'y a rien de tout cela qu'on puisse en tirer.

CALOMNIES DU GENERAL BUTLER

REFUTÉES PAR LE GEN. JACKSON.

Quartier-généraux, 7e division militaire, 27 janvier 1815.

A M. Nicolas Girod,

Maire de la ville de la Nlle-Orléans.

Monsieur,

Profondément touché, depuis mon arrivée, de l'unanimité et du zèle patriotique déployés par les citoyens de cette ville, je dois rendre aux magistrats rendus sans excuse à toute autre occupation que celle de pourvoir à leur défense m'avait empêché de *reconnaître publiquement leurs mérites*. Je vous prie, Monsieur, de communiquer aux habitans de notre honorable ville *la haute opinion que j'ai de leur patriotisme, de leur amour de l'ordre et de leur attachement aux principes de notre excellente Constitution. Le courage qu'ils ont montré en moment de péril extraordinaire et la magnanimité avec laquelle ils ont supporté, les privations de l'envahissement* de l'ennemi *doivent leur mettre, ne sont pas plus dignes d'admiration* pour l'héroïsme dont ils ont fait preuve envers nos malades et nos blessés et même envers les prisonniers. La libéralité avec laquelle ils ont représenté au Conseil de Ville, qui pourvoit aux besoins de l'armée des combattants, atteste une humanité sublime et a produit les effets les plus humanisans. *(On trouvera difficilement une population qui fut plus digne d'éloges que celle de la Nouvelle-Orléans.*

Tandis que les vieux gens tiennent sur le champ de bataille et supposent aux progrès de l'ennemi, les vieillards gardent la ville et y maintiennent le bon ordre. Les femmes même encouragèrent leurs maris et leurs frères à rester au poste du danger et du devoir. Non contentes d'exercer dans ce but la puissante influence dont la nature les a douées et que la beauté et les grâces des jeunes années rendent irresistible, elles se sont distinguées encore d'avantage, elles, par un sentiment d'humanité et de patriotisme, elles ont donné des vêtements et un abri aux hommes qui étaient venus d'un état éloigné pour les protéger contre toute insulte. Au nom de ces braves, Monsieur, je vous prie de transmettre aux dames mes l'expression de notre admiration et nos sincères remerciements. Dites-leur que les femmes et les filles de ceux qui les ont secourus, ne les oublieront pas dans leurs prières. Quant à moi, parmi toutes les circonstances qui ont marqué cette importante campagne, aucune ne me procure un aussi vif plaisir que la pensée d'avoir pu leur rendre, à mon tour, d'exceptions *près les maris, les frères, et les autres parents dont de pareilles femmes seules sont dignes.*

Je prévois, Monsieur, avec plaisir le moment où ce départ définitif de l'ennemi vous permettra de reprendre l'exercice de votre charge et rendre les citoyens à leurs travaux ordinaires. *En exprimant bravement aux dangers de la guerre, ceux sont montrés dignes des bienfaits de la paix.* Je le dis en pleine d'ingénuité, si je ne me montrais pas sensible aux marques de confiance et d'affection dont vos concitoyens m'ont honoré personnellement. Cette confiance m'a permis de diriger avec un succès plus complet les mesures que j'avais prises pour leur défense. Pour ce qui est de leur affection, je la partage, et en conserverai le souvenir jusqu'à la mort. Quant à vous, Monsieur le Maire, je vous prie de recevoir mes remerciements pour le zèle actif, intelligent et la sollicitude que vous avez déployés dans l'exercice des devoirs qui vous étaient confiés, ainsi que pour la promptitude avec laquelle vous avez exécuté tout ce que réclamait le service public.

J'ai l'honneur d'être respectueusement,

Votre très obéissant serviteur,

ANDREW JACKSON,

Major-General

OPINION DE M. YANCEY,

Le Représentant démocrate de l'Alabama au Congrès, sur LEWIS CASS.

Je ne nommerai pas Lewis Cass. Que chacun soit juge selon ses actes. M. Cass est une grande pétition—c'est un ABOLITIONISTE de cœur, UN FAUX FRERE POUR LE SUD.

JOHN STROUD & CO.,

ATELIER DE MARBRERIE,

146, rue Commune, entre Carondelet et Baronne

Maintient de chemins—Grates à Bourons

MONUMENTS:

Tombeaux, plaque à inscriptions, pierre de touches

Ainsi que toute espèce de marbre.

Chaux de Thomaston!

Plâtre de Paris calcaire, ciment Roman hydraulique et de Pittsburg et Pensacola.

17 M. JOHN STROUD a transféré son domicile du No. 6, rue de la Douane, au No. 146, rue Commune, entre Carondelet et Baronne.

15 octobre—1an.

J. H. SMOOT,

AVOCAT ET COMMISSIONNAIRE

Pour la Louisiane, Mobile, Alabama.

5 juin—1an.

CHANGE sur la Havane, à vendre par

LABORDE & XIQUES,

Imprimé et publié par

MAGNE & WARNE,

No 83, rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS

MERCREDI MATIN, 18 OCTOBRE.

CANDIDATS WHIGS,

POUR PRÉSIDENT:

ZACHARY TAYLOR,

DE LA LOUISIANE.

POUR VICE-PRÉSIDENT:

MILLARD FILLMORE,

DE NEW-YORK.

Ticket Démocrat:

PREMIER DISTRICT.....JACQUES TOUTANT

SECOND DISTRICT.....J. P. BENJAMIN.

TROISIEME DISTRICT.....MANUEL J. GARCIA.

QUATRIEME DISTRICT.....G. ADAMS, Jn.

CINQUIEME DISTRICT.....JOHN MOORE.

SIXIEME DISTRICT.....JAS. G. CAMPBELL.

Mes voeux sont pour le pays, pour le pays tout entier.—Je désire ardemment et sincèrement que l'homme, quel qu'il soit, qui sera placé à la tête de la Nation, jouisse, par une fidèle adhésion à la Constitution, des ressources heureuses l'intérieur et nous assurer le rang des nations.

Z. TAYLOR.

Je désavoue à jamais, et de la manière la plus formelle, toute pensée de mettre en question les droits de propriété des citoyens du Sud.

MILLARD FILLMORE.

LE MEETING DE CE SOIR.

Les amis du général Taylor se souviendront que le grand meeting convoqué par les FILLMORE RANGERS a lieu ce soir, à la salle de bal St-Louis. Il fut que nous sayons tous là. La salle ne pourra pas contenir la foule énorme qui répondra à l'appel des *Rangers*. Mais ceux qui seront exclus pourront organiser un meeting distinct à la Bourse et dans les faubourgs voisins. Encore une grande manifestation. Taylorites! on compte sur votre présence. On espère surtout que les vétérans de 1814-15 qui doivent former le bureau, se rendront de bonne heure à la salle de bal. Tous les braves de la dernière guerre sont spécialement et invités par les *Rangers*. A ce soir, Taylorites! Souvenez-vous de l'assemblée de samedi dernier.

On nous prie d'annoncer que les galeries de la salle de bal seront réservées aux dames qui voudront bien honorer le meeting de leur présence.

CLUB ESPAGNOL ROUGH AND READY.

On verra par une annonce insérée dans une autre partie de nos colonnes que les Espagnols de notre ville viennent de former un Club Rough and Ready, et qu'ils se réunissent pour la première fois, lundi prochain, à la salle de Bal St Philippe. Ce Club, qui ne sera ni le moins actif ni le moins zélé, se compose des trois quarts de tous les citoyens d'origine espagnole résidant à la Nouvelle-Orléans. Ces citoyens sont pleins d'ardeur et d'enthousiasme pour la bonne cause.

L'ELECTION A LA LOUISIANE.

Il semble que l'incertitude augmente à mesure que nous approchons du grand jour des élections. On a recours aux chiffres pour fixer les doutes, mais ces chiffres sont presque toujours exagérés par les espérances des uns et les appréhensions des autres. Nous avons examiné avec calme et impartialité la situation des partis à la Louisiane. Il est rare que nous produisions des chiffres, mais nous soumettons avec confiance le calcul suivant à l'appréciation de ceux qui ont suivi avec attention le résultat des dernières élections et qui savent taire la part des nouveaux élémens dont l'influence se fera sentir le 7 novembre prochain. Nous tenons nos renseignements des meilleures sources. On verra que nos chiffres penchent tous en faveur de nos adversaires, nous leur concédons tout ce qu'ils peuvent raisonnablement exiger. On verra également que les majorités que nous accordons au général Taylor sont très restreintes. Mais notre but est de démontrer aux ennemis les plus prévenus que le vote électoral de la Louisiane est sûreté à Taylor et à Fillmore. Le résultat des élections prouvera simplement que nous avons fait une trop belle part aux partisans de M. Cass et de M. Butler. Voici notre tableau des majorités:

1er District Congressionnel.	Taylor.	Cass.
Plaquémine	—	400
St-Bernard	75	—
1re Municipalité	400	—
3me Municipalité	—	200
	475	600
Majorité de Cass—125.		

2me District Congressionnel.	Taylor.	Cass.
Alger	—	80
2me Municipalité	500	—
Jefferson	125	—
St-Charles	60	—
St-Jean-Baptiste	25	—
St-Jacques	200	—
Ascension	—	—
Assomption	50	—
Lafourche	600	—
Terrebonne	250	—
	1810	80
Majorité de Taylor—1730.		

3me District Congressionnel.	Taylor.	Cass.
Iberville	150	—
Ouest-Baton-Rouge	120	—
Est-Baton-Rouge	—	50
Pointe-Coupée	—	50
Est-Feliciana	—	60
Ouest-Feliciana	—	40
St-Tammany	30	—
Washington	—	50
St-Hélène	—	50
Livingston	—	80
Avoyelles	—	150
Catahoula	—	75
Concordia	85	—
Madison	60	—
Tensas	55	—
Caddo	—	—
Franklin	—	25
	500	640
Majorité de Cass—140.		

4me District Congressionnel.	Taylor.	Cass.
Ste-Marie	200	—
St-Martin	175	—
Vermilion	75	—
Lafayette	—	200
St-Landry	—	—
Calcasieu	200	—
Rapides	—	150
Natchitoches	—	150
Sabine	—	25
Caddo	75	—
De Soto	—	150
Claiborne	—	—
Bienville	—	200
Bossier	—	40
Ouachita	50	—
Morehouse	70	—
Union	30	—
Jackson	—	100
Caldwell	—	100
	875	1,115
Majorité de Cass 240.		

RÉCAPITULATION.	Taylor.	Cass.
1er District	—	125
2me "	1730	—
3me "	—	140
4me "	—	240
	1730	505
	505	
Majorité de Taylor 1225.		

Il va sans dire que dans nos calculs nous ne laissons pas entrer en ligne de compte la fraude sur une grande échelle, comme celles qui ont eu lieu à Plaquemines il y a quatre ans. Nous espérons que l'on ne tentera pas de renouveler ce qui s'est passé à cette mémorable époque. Dans tous les cas les amis du général Taylor sont sur leurs gardes. Nous avons fixé notre majorité à la Nlle-Orléans à 700 voix; nos amis se proposent de la porter à au moins 800 et peut-être à 1,000 et 1,200. Dans toutes les paroisses nous avons fixé nos majorités au plus bas chiffre. Bossier et Sabine, que nous concédons aux démocrates, donneront probablement une majorité à Taylor. Notre vote sera plus considérable à St Landry et à Calcasieu, à Concordia et aux Avoyelles. On nous écrit de Lafourche que la majorité taylorine dans cette paroisse ne sera pas moindre de 700 voix. Terrebonne promet une majorité de 300 voix.

Nous ignorons que l'on accorde peu d'importance aux statistiques électorales préparées d'avance, mais les juges impartiaux conviendront que nos chiffres ont une valeur réelle. Nos adversaires voudraient nous persuader qu'ils triompheront dans l'Etat. Il faut que nos amis soient bien convaincus du contraire afin que leur zèle ne faiblisse pas. L'élection de 7 novembre prouvera, du reste, que si nos calculs pèchent du côté de l'exactitude, c'est parceque nous avons fait de trop larges concessions aux partisans de M. Cass.

MATAMOROS—Un violent orage a déraciné sur la côte dans le voisinage de Matamoros et de Brasos à dépuis son. Tous pendant plusieurs jours.—Le capitaine James H. Prentiss du 1er régiment d'artillerie des Etats-Unis, est mort de la fièvre jaune, à la Pointe Isabelle, le 22 du mois dernier.

LA FRANCE.—Ces dernières lettres disent de réitérer la guerre sur les frontières. Les ouvriers de Paris, quelques mois auparavant, ils, Revues de l'Europe, quelques jours à peine, malle. L'Artiste [illegible] édition qui [illegible] qui [illegible]

GEORGIE.

Nous lisons dans l'*Augusta Sentinel* du 11 courant: "Le mail d'hier nous a apporté les retours, presque tous officiels, de quatre-vingt-dix-comtés, pour les dernières élections de cet Etat, lesquels donnent un résultat bien plus satisfaisant que nous ne l'avions jamais espéré. Voici le vote de ces 90 comtés:

Démocrates	36,720
Whigs	36,637
Majorité démocratique	93

"Dans les comtés dont nous attendons encore les retours, à savoir: Montgomery, Ware et Union, le gouverneur Towns a reçu l'année dernière une majorité de 246 voix. Si les démocrates reçoivent cette année un nombre de voix égal, le total de leur majorité dans l'Etat sera seulement de 339 voix. C'est bien peu de chose, et l'on peut être certain que la Georgie votera pour Taylor et Fillmore en novembre. La popularité du vieux ZACK lui fera obtenir plus de voix qu'aucun candidat whig au Congrès."

CONNECTICUT. — Les élections municipales viennent d'avoir lieu dans le Connecticut. Trente-neuf villes sont whigs, vingt démocratiques et cinq sont également divisées. Il y a là un gain de cinq villes pour les whigs et de deux villes pour les démocrates.

ELECTIONS DU MARYLAND.—On a reçu les retours de 3 autres comtés du Maryland. A Somerset le candidat whig pour le Sénat a reçu 1,073 voix, et Polk, candidat whig à la place de shérif, 1,009. Ils ont battu leurs compétiteurs. Dans le comté de Queen Anne et dans celui de Worcester, les whigs ont également triomphé. Dans ce dernier comté cependant les démocrates ont réussi à élire un commissaire sur cinq.

Le Mobile Register publie une dépêche de Montgomery, le 15 courant, qui fixe la majorité obtenue par Johnson dans la Pennsylvanie à 6,000 voix. Cette dépêche est de tout point semblable à celle que le *Picayune* a publiée le 14 de ce mois.

ELECTIONS DU DELAWARE—*Le Philadelphia Ledger* publie les retours d'élection pour les inspecteurs des comtés de Kent, de Sussex et de New-Castle, en observant qu'ils indiquent un gain whig de plus de cent voix sur la majorité obtenue il y a deux ans.

ELECTIONS DE LA CAROLINE DU SUD.—Les journaux de Charleston du 12 renferment plusieurs retours d'élection pour les membres du Congrès et la législature. L'élection a eu lieu le 9et le 10 courant. Dans la ville de Charleston, le vote pour un membre du Congrès s'est réparti comme suit: Holmes (Taylorite) 1,629 voix; Barker (Cassite) 1,162 voix. Majorité en faveur de Holmes: 467. Porter (Taylorite), candidat pour le sénat, a reçu 1,571 voix, et Lehre (Cassite), 1,364. Majorité de Porter: 209. Treize partisans de Taylor et quatre partisans de Cass sont élus représentans à la législature.

RAPIDITÉ EXTRAORDINAIRE—Dernièrement, en Angleterre, un train *spécial du Great Western Rail Road* a parcouru la distance de soixante-dix-sept milles en soixante-dix-huit minutes et vingt-deux secondes, y compris un temps d'arrêt de cinq minutes et trente-cinq secondes. Un espace de cinquante-trois milles a été parcouru en quarante-neuf minutes et treize secondes.

NOUVELLES MARITIMES—Le navire de guerre américain *Cyane*, venant de l'Océan Pacifique, est arrivé à Norfolk, le 9 de ce mois, après une traversée de soixante-deux jours et demi de Valparaiso.

TEXAS—Nous avons reçu hier des journaux de Texas jusqu'au 14 courant. Les maladies diminuent à Houston. La barque *Tonro*, partie de la Nouvelle-Orléans pour Siani, a failli périr le 23 du mois dernier au milieu d'un affreux ouragan. Elle est entrée dans le port de Galveston pour réparer les avaries.

Edward Tarrant a été désigné comme un des électeurs Taylorites du Texas.

Chronique Locale.

UNE SCÈNE DU CONSEIL DE LA 3ME MUNICIPALITÉ.—Lundi soir, un moment après que notre rapport eut quitté le Conseil de la 3me municipalité, une scène scandaleuse eut venue troubler la [illegible] session qui avait lieu au sujet du rapport du comité des finances. Pendant que l'alderman Solomon présentait quelques remarques contre le tenour dudit rapport, il fut soudainement interrompu par l'alderman Flanders qui s'écria, sous un ton [illegible] parjure. Tout appartiendra à tous: paine, [illegible], [illegible], uniques, vin, couronnes, pois-chiches. Quel profit y aurait-il à ne pas déposer ne part dans la communauté! Maintenant, tu peux parler.

Blépyrus.—Je dis que ceux qui possèdent toutes ces choses sont de *bien grands voleurs!*

Praxagora.—Autrefois, sans doute, avec nos anciennes lois.

Blépyrus, se grattant l'oreille.—Ecoute, Praxagora: si quelqu'un vous passer une jeune femme qui lui plaise.....

Praxagora.—Certainement. J'entends que toutes les femmes soient communes.

Ici nous sommes forcés de nous arrêter par respect pour la délicatesse de nos oreilles et le chastement de nos regards. Mais en vérité, c'est dommage. Cet excellent mari, cet honnête Blépyrus est tout émerveillé des belles idées de sa femme. Il poursuit:

Blépyrus.—Encore une question. Si un citoyen voulait faire un amendement, qu'en serait-il de quoi la payer? Le voilà bien embarrassé!

Praxagora.—Du tout. Il paiera avec la portion qu'il devait manger. Il pâlira.

Blépyrus.—Par Jupiter! les raisons sont excellentes. Ainsi donc il n'y aura plus de pauvreté.

Praxagora.—Que voleraient-on? tout sera commun.

Blépyrus.—On ne sera plus exposé à être dépouillé la nuit?

Praxagora.—Non. Mais dans le cas où vous viendriez à l'être, vous céderez vos habits de bonne grâce; car vous en recevrez de meilleurs sur les fonds communs.

Blépyrus.—C'est charmant! et quel plan de vie veux-tu établir?

Praxagora.—Je veux faire de la ville une seule et même habitation, ou tout se tiendra, de sorte que l'on passera librement de l'un chez l'autre.

Blépyrus—Et les repas, où se feront-ils?

Praxagora.—Les tribunaux et les portiques deviendront autant de salles à manger. Je placerai sur le tribunal ses harangueurs les chaudières et les amphores. De leurs pargues de belles jeunes filles chanteront la gloire des braves et l'opprobre des lâches pour que ceux-ci s'éloignent du festin.

Blépyrus.—Par Apollon! c'est bien dit. Et les urnes du vote universel, qu'en fera-t-il?

Praxagora.—Je les mettrai sur la place publique, aux pieds de la statue d'Harmodius; je tirerai au sort tous les noms, jusqu'à ce que chacun ouche à quelle *lettre* le sort envoie dîner ce jour-là. Il y aura des dîners sous tous les portiques de la ville d'Athènes, chaque portique désigné par une lettre.

Blépyrus.—Et si par hasard un citoyen vient à manquer de bulletin, ce citoyen sera-t-il conduit aux quatre coins de la ville pour dîner partout?

Praxagora.—Il ne pourra y avoir d'erreur. Chacun aura de tout en abondance et se retirera ivre avec un vase et un musicien. Les femmes iront au devant de vous en sortir de table, riant, chantant, et vous disant: "Venez.....!" Eh bien! Blépyrus, tout cela te plaît-il?

Blépyrus—Certainement, cela me plaît fort.

Praxagora—Allons! il faut que j'aille sur la place publique pour y recevoir les biens mis en commun; il faut que je prenne pour hérant une femme à la voix rauque. Les devoirs de ma charge l'exigent, car on m'a nommée générale, les banquets commencent dès aujourd'hui.

Blépyrus—Dès aujourd'hui!

Praxagora—Sans doute. Je veux aussi supprimer toutes les courtisanes.

Blépyrus—Toutes les courtisanes! ah! et pourquoi?

Praxagora—C'est bien clair: jusqu'ici elles ont fait grand tort aux femmes libres et honnêtes.

Blépyrus—Je te vois. Je marcherai à ton côté pour attirer sur moi l'attention et pour entendre parler: "Blépyrus, le mari de notre générale."

Et cet excellent Blépyrus est si femme, plein d'admiration pour son génie. En effet, ce devait être un charmant lot-bien que cette vive et belle Athénienne, très supérieure à son mari certainement, folle des décisions nouvelles qu'elle avait dictées, amoureuse de liberté jusqu'à la frénésie, mais à tout prendre une vraisemblance personne, telle que nous avons tous fait heureux d'en rencontrer une pareille, discutant comme nous faire communistes pour un génie. En effet, ce devait être un charmant lot-bien que cette vive et belle Athénienne, très supérieure à son mari certainement, folle des décisions nouvelles qu'elle avait dictées, amoureuse de liberté jusqu'à la frénésie, mais à tout prendre une vraisemblance personne, telle que nous avons tous fait heureux d'en rencontrer une pareille, discutant comme nous faire communistes pour un génie. Mais pensons à un petit dialogue très curieux entre une citoyen dévoué au nouveau régime égalitaire proclamé dans Athènes, et un citoyen réactionnaire.

Le premier entame devant la porte de son logis son meubles, sa vaisselle, ses vêtements, ses provisions, tout ce qu'il possède, et il dit à l'appelle des porteurs pour transporter tout ce bagage sur la place publique, à la [illegible], selon les ordres de la générale Praxagora.

Le citoyen très pas partisan du nouveau régime vient à passer.

—Eh! voisin, dit-il, que signifient ces préparatifs? Vas-tu loger ailleurs, ou mettre tout cela en gage?

—Moi, répond le citoyen dévoué, je vais déposer mon bien sur la place publique, conformément au décret.

—Par Jupiter sauveur! je te trouve bête!

—Bête tu me trouve jobin aux lois!

—A quelles lois, malheureux brute?

—Tu ne songes donc pas à déposer, toi?

—Moi, déposer! foin! j'attends ce que fera la majorité, et encore..... nous verrons après.....

—Peut-ils donner que la majorité ne soit disposée à tirer ses biens!

—Quand je l'aurai vu, je le croirai, et encore.....

—Un ne parle que de cela dans les rues.

—Qu'on en parle.....

—Chacun dit qu'il va déposer son paquet.

—Que chacun dépose, s'il veut.

—Tu m'assomnes, de ne vouloir rien croire.

—Que Jupiter se confonde!

—C'est toi, niais, qui serais confondu. Où ne va qu'un citoyen assez aliéné pour laisser aux bras? Mon cher ami, cela n'est pas dans nos mœurs, entends-tu! c'est le contraire, ne le vois-tu pas? Nous ne savons que prendre..... Du reste, nous faisons comme les deux. Regarde trois statues: elles tendent les mains pour recevoir des offrandes; nous en donnent-elles souvent?.....

—Misérable! laisse moi faire mon paquet. Où est la pouvoir?

—Vraiment, tu vas le porter! tu n'attends pas ce que feront les autres?

—Attendre quoi?

—Le malheureux accident: un coup de tonnerre, un prêtre tremblement de terre, une bête qui vienne à passer, la moindre chose, et tu les verras saisir le plus léger prétexte pour ne pas mettre leurs biens en commun..... Pauvre sot que tu es.....

—Allons, allons, à force d'attendre je ne marai rien où déposer tout cela, tant il y aura encombrement sur la place publique.

—Qui dit! Crains plutôt de ne savoir où pour où retrouver tes paquets.

—Non citoyens déposeront tous.

—A d'autres! je les connais..... et s'ils ne déposent pas?

—Nous les y forcerons.

—Et s'ils sont les plus nombreux, et les plus forts, par conséquent?

—N'importe. Je laisserai mes meubles; je le veux ainsi, moi!

—Et si on te les vend?

—Eh bien! crève; tu m'assomnes, toi.

—Et si je crève?

—Ce sera bien fait. A-t-on jamais vu un pareil flâneur!

—Ah! tu vas déposer!..... Va, cher, ami va. Quant à moi, je suis comme Anthénène; j'ai les selles extrêmement difficiles.

—Peste soit du vaurien! Je te dis que tout est changé aujourd'hui. Nous gouvernons la ville; désormais ce sont les femmes.

—Les femmes! Par Neptune! Je prendrai grand plaisir à les voir..... sur mon.

—Cohue! et bien-mal. Enfin, emporte le paquet.

Voilà qui est bien. Le citoyen dévoué fait emporter son paquet, comme il dit, à la même commune, sur la place publique, et Dieu sait ce que devient ce bienheureux paquet! Quant à l'autre citoyen, il attend. Mais nous arrivons à un trait de mœurs d'un caractère admirable, et que Molière eût signé de son nom immortel. C'est la nature prise sur le fait.

Une femme, le héraut de la générale Praxagora, vient annoncer que l'heure du banquet communaire est arrivée.

—Citoyens, dit-elle, le nouveau régime commence. Hâtez-vous d'aller trouver notre générale afin qu'elle dise à chacun de vous la place que le sort vous assigne pour le repas. Toutes les tables sont prêtes et chargées de mets exquis. Les lits sont couverts de tapis; les parfumeurs remplissent les coupes et les rangent en ordre. On fait griller le poisson, on met les hérissons à la broche; on pétrit les gâteaux, on trouve les fromages, on appête les brandons. Les pâtisseries sont cuites les marmites de porée. Allez, lieu d'elles, Sencine, le débauché, venale la rusée, Gérès, l'amant des vieilles femmes, en tuque fine et bien chausné, pour les mettre sur la table. Vrrrt donc, le repas est prêt; allons, jouez des machoires.

—Pourquoi n'irais-je pas? Qui me retient, puisque la république l'ordonne, dit le citoyen réactionnaire.

—Où veux-tu aller, toi qui n'a pas de contribuer pour ta part? reprend son compagnon.

Au banquet. Je l'amuse que d'autres seront plus en retard que moi à payer.

Blépyrus.—Et le Parasite que j'ai manqué!

Praxagora.—Ne t'en mets pas en peine; elle a fait un beau garçon.

Blépyrus.—L'assemblée?

Praxagora.—Non; la femme.

Blépyrus.—Or, dit que la république est remise entre vos mains.

Praxagora.—Pourquoi faire? Pour faire?

Blépyrus.—Non, pour être gouvernée.

Praxagora.—Par Vénus! [illegible] quelque: le crime n'aura plus la souillure; Plus de lauriers témoignages, plus de délations! On ne voleraplus, on ne jurera plus envie à son voisin! Plus de mépris, plus de calomnies, plus de débiteurs et plus de créanciers!

Blépyrus.—Par Neptune! voilà de belles mesures..... et de grandes guerrières.

Praxagora.—Que permisse ne me contredit! Je déclare d'abord que tous les biens doivent être en commun et que chacun doit avoir sa part pour vivre. Il ne faut pas que l'un possède de vastes domaines, et que l'autre n'ait pas de quoi se faire enterrer; je veux pour tous la même vie, la même nourriture.....

Blépyrus.—Tous mangeront donc le même pot!

Praxagora, impatientée.—Toi, pour m'avoir interrompue, tu mangeras..... (rires approbations). Je reprends: je mettrai en commun les terres, l'argent, toutes les propriétés; avec tous ces biens réunis nous vous nourrirons, à bon prix, mais avec économie. Quiconque n'apportera pas ses biens à la masse, sera parjure. Tout appartiendra à tous: pains, salaisons, légumes, tuniques, vin, couronnes, pois-chiches. Quel profit y aurait-il à ne pas déposer ne part dans la communauté! Maintenant, tu peux parler.

Blépyrus.—Je dis que ceux qui possèdent toutes ces choses sont de *bien grands voleurs!*

Praxagora.—Autrefois, sans doute, avec nos anciennes lois.

Blépyrus, se grattant l'oreille.—Ecoute, Praxagora: si quelqu'un vous passer une jeune femme qui lui plaise.....

Praxagora.—Certainement. J'entends que toutes les femmes soient communes.

Ici nous sommes forcés de nous arrêter par respect pour la délicatesse de nos oreilles et le chastement de nos regards. Mais en vérité, c'est dommage. Cet excellent mari, cet honnête Blépyrus est tout émerveillé des belles idées de sa femme. Il poursuit:

Blépyrus.—Encore une question. Si un citoyen voulait faire un amendement, qu'en serait-il de quoi la payer? Le voilà bien embarrassé!

Praxagora.—Du tout. Il paiera avec la portion qu'il devait manger. Il pâlira.

Blépyrus.—Par Jupiter! les raisons sont excellentes. Ainsi donc il n'y aura plus de pauvreté.

Praxagora.—Que voleraient-on? tout sera commun.

Blépyrus.—On ne sera plus exposé à être dépouillé la nuit?

Praxagora.—Non. Mais dans le cas où vous viendriez à l'être, vous céderez vos habits de bonne grâce; car vous en recevrez de meilleurs sur les fonds communs.

Blépyrus.—C'est charmant! et quel plan de vie veux-tu établir?

Praxagora.—Je veux faire de la ville une seule et même habitation, ou tout se tiendra, de sorte que l'on passera librement de l'un chez l'autre.

Blépyrus.—Et les repas, où se feront-ils?

Praxagora.—Les tribunaux et les portiques deviendront autant de salles à manger. Je placerai sur le tribunal ses harangueurs les chaudières et les amphores. De leurs pargues de belles jeunes filles chanteront la gloire des braves et l'opprobre des lâches pour que ceux-ci s'éloignent du festin.

Blépyrus.—Par Apollon! c'est bien dit. Et les urnes du vote universel, qu'en fera-t-il?

Praxagora.—Je les mettrai sur la place publique, aux pieds de la statue d'Harmodius; je tirerai au sort tous les noms, jusqu'à ce que chacun ouche à quelle *lettre* le sort envoie dîner ce jour-là. Il y aura des dîners sous tous les portiques de la ville d'Athènes, chaque portique désigné par une lettre.

Blépyrus.—Et si par hasard un citoyen vient à manquer de bulletin, ce citoyen sera-t-il conduit aux quatre coins de la ville pour dîner partout?

Praxagora.—Il ne pourra y avoir d'erreur. Chacun aura de tout en abondance et se retirera ivre avec un vase et un musicien. Les femmes iront au devant de vous en sortir de table, riant, chantant, et vous disant: "Venez.....!" Eh bien! Blépyrus, tout cela te plaît-il?

Blépyrus—Certainement, cela me plaît fort.

Praxagora—Allons! il faut que j'aille sur la place publique pour y recevoir les biens mis en commun; il faut que je prenne pour hérant une femme à la voix rauque. Les devoirs de ma charge l'exigent, car on m'a nommée générale, les banquets commencent dès aujourd'hui.

Blépyrus—Dès aujourd'hui!

Praxagora—Sans doute. Je veux aussi supprimer toutes les courtisanes.

Blépyrus—Toutes les courtisanes! ah! et pourquoi?

Praxagora—C'est bien clair: jusqu'ici elles ont fait grand tort aux femmes libres et honnêtes.

Blépyrus—Je te vois. Je marcherai à ton côté pour attirer sur moi l'attention et pour entendre parler: "Blépyrus, le mari de notre générale."

Et cet excellent Blépyrus est si femme, plein d'admiration pour son génie. En effet, ce devait être un charmant lot-bien que cette vive et belle Athénienne, très supérieure à son mari certainement, folle des décisions nouvelles qu'elle avait dictées, amoureuse de liberté jusqu'à la frénésie, mais à tout prendre une vraisemblance personne, telle que nous avons tous fait heureux d'en rencontrer une pareille, discutant comme nous faire communistes pour un génie. Mais pensons à un petit dialogue très curieux entre une citoyen dévoué au nouveau régime égalitaire proclamé dans Athènes, et un citoyen réactionnaire.

Le premier entame devant la porte de son logis son meubles, sa vaisselle, ses vêtements, ses provisions, tout ce qu'il possède, et il dit à l'appelle des porteurs pour transporter tout ce bagage sur la place publique, à la [illegible], selon les ordres